

Le voyage d'Ulysse, d'hier à aujourd'hui

Christiane Jatahy triomphe à Avignon en proposant une expérience théâtrale inspirée par Homère

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

On a vu des gens danser dans les gradins, avec un plaisir fou, puis imiter le bruit de la pluie, en tapant d'un doigt dans la paume de la main, puis se lever, comme un seul homme, pour applaudir à tout rompre, quand tout fut fini. C'était une représentation de *O agora que demora* (*Le Présent qui déborde*, *Notre Odyssée II*), le spectacle de Christiane Jatahy qui triomphe au Festival. Non sans raison : il a tout pour plaire dans le contexte d'aujourd'hui.

D'abord, et c'est essentiel de le préciser, ce n'est pas du théâtre, ou alors une forme nouvelle, liée à l'évolution des arts de la scène et aux attentes renouvelées d'une partie du public. Depuis qu'elle a commencé à faire des spectacles, au début des années 2000, la Brésilienne née en 1968, a toujours cherché à « découvrir de nouveaux territoires », comme elle nous l'expliquait en 2016. Soit à « travailler sur les frontières entre l'acteur et le personnage, l'acteur et le spectateur, le cinéma et le théâtre, la réalité et la fiction ».

Avec *Le Présent qui déborde*, Christiane Jatahy arrive au bout de la démarche. Elle abolit les frontières de la scène, pour parler des frontières du globe. Ce que les spectateurs voient, au gymnase du lycée Aubanel, ce n'est pas une pièce, mais un film, projeté sur un grand écran. Ce à quoi ils assistent, c'est une expérience, de nature à les confronter à une vision du monde, et à leur place dans ce monde. Ce qu'on leur demande, et qu'ils acceptent, c'est de participer.

« Une odyssée réelle »

Vous direz que la participation est une vieille lune, et qu'elle revient régulièrement sur les scènes, avec plus ou moins de force. C'est un fait. Un autre est de constater la forme qu'elle prend aujourd'hui, à l'heure de l'interactivité, des réseaux sociaux, du flux ininterrompu d'informations et du chahut intime et solitaire qu'ils génèrent. Les gens ont envie de se retrouver ensemble, et de partager, voire de communiquer, comme ils le font avec Christiane Jatahy.

Il n'y a aucune critique à opposer à cette démarche. Le constat suffit. Ceux qui aiment le théâtre de texte incarné ne prendront pas

« O agora que demora. *Le Présent qui déborde*. *Notre Odyssée II*, d'après Homère, mise en scène par Christiane Jatahy. CHRISTOPHE ARNAUD DE LAGÉ



le train de *Notre Odyssée II*. Les autres vivront un moment dont ils se souviendront sûrement. Ils n'oublieront pas Christiane Jatahy, dans sa longue robe noire, venue leur annoncer le mode d'emploi de la soirée, dans un joli français hésitant : « Bonjour. Ce travail a été créé à partir de l'*Odyssée d'Homère*. Nous avons pensé à quelques endroits où des gens vivent une odyssée réelle... »

Ces endroits, ce sont la Palestine, le Liban, la Grèce, l'Afrique du Sud et le Brésil, qui occupent une place à part, beaucoup plus personnelle, liée à l'histoire de Christiane Jatahy. Dans les autres pays, la Brésilienne et son équipe ont rencontré et filmé des Ulysse d'aujourd'hui, pour qui chaque jour est une odyssée, parce que le présent, lié à l'exil ou à la guerre, les prive d'une Ithaque – une terre ou une maison où ils seraient chez eux. C'est en ce sens que leur présent « déborde » : il occupe tout.

Mais, comme il n'y a pas d'Ulysse sans Pénélope, Christiane Jatahy a également filmé dans chaque pays des acteurs les jouant. La plupart sont au gymnase Aubanel, mêlés aux spectateurs. Ce sont eux qui entraînent le public. On les voit donc à l'écran, où ils jouent certains passages-clés de l'*Odyssée*, et dans la salle. Ainsi se nouent des fils entre ailleurs et ici, hier et aujourd'hui. Ainsi se déroule une *Odyssée* bien filmée, qui a le mérite de ne pas juger – en particulier sur le djihadisme –, et l'inconvénient de ne pas diviser, – par le consensus qu'elle induit.

Enfance de l'art

Nous ne parlerons pas de la fin, qui voit Christiane Jatahy aller en Amazonie, là où est mort son grand-père, dans le crash trouble d'un avion. Cette fin relève d'une sentimentalité en accord avec l'espoir que la représentation du monde peut sauver le monde,

espoir qui traverse *Le Présent qui déborde*. Naïveté, ou utopie ? A chaque spectateur de trancher, selon son histoire, et ses odyssées intérieures.

« Dès que parut l'aurore aux doigts de rose... » : qui n'a pas rêvé sur ces mots d'Homère, que l'on entend dans le spectacle, et que l'on entend aussi dans une autre *Odyssée*, racontée tous les matins à midi dans le jardin de la bibliothèque Ceccano ? Là, c'est le plein air dans toute sa splendeur, et sa chaleur, qui donne le ton. Comme chaque année, un feuilleton est proposé au public, gratuitement. Celui de cette 73^e édition fait écho aux nombreuses odyssées qui émaillent le Festival. Dirigé par Blandine Savetier, il réunit une trentaine d'amateurs de la région d'Avignon et des professionnels. Quatre de ces derniers ont participé au programme Premier Acte, qui permet à des jeunes « issus de la diversité culturelle » – comme on le dit

Christiane Jatahy abolit les frontières de la scène, pour parler des frontières du globe

en attendant mieux – d'acquiescer une formation professionnelle.

Il y a treize épisodes dans le feuilleton, qui court jusqu'au 20 juillet et a commencé le 6. Et il y a, à merveille des merveilles, la traduction de Philippe Jaccottet. Comme toujours, le dispositif est simple : un tréteau, des micros devant, des chaises au fond. Sur le côté, une percussionniste japonaise, Yuko Oshima. Les comédiens et les amateurs se passent le relais. Souvent texte en main, ils font entendre ce qui in-

trouit l'*Odyssée* : Zeus, Athéna, Télémaque et Pénélope à Ithaque.

On ne vient pas au jardin de la bibliothèque Ceccano comme ailleurs, à Avignon : ici, c'est une enfance de l'art qui se joue, avec ses maladrotes. Mais on s'en moque : sous la beauté du ciel, des murs ocre et des platanes, on est comme sur la place d'un village où le désir de théâtre consiste à se rassembler, pour écouter l'histoire d'Ulysse. Et la poésie de Philippe Jaccottet. ■

BRIGITTE SALINO

Odyssée, d'Homère, mise en scène par Blandine Savetier. Jardin de la bibliothèque Ceccano, à midi, entrée gratuite. Jusqu'au 20 juillet (relâche le 14). Durée : 1 heure.
O agora que demora. Le Présent qui déborde - Notre Odyssée II, d'après Homère, mise en scène par Christiane Jatahy. Gymnase Aubanel, jusqu'au 12 juillet. Durée : 2 h 30. De 10 € à 30 €.

Pas de deux entre traditions basques et danse contemporaine

« Oskara », de Marcos Morau, interprété par la compagnie Kukai Dantza, a ouvert la programmation danse du Festival d'Avignon

DANSE

AVIGNON - envoyée spéciale

Une anomalie lance la programmation danse du Festival d'Avignon. Elle s'appelle *Oskara* et est interprétée par la compagnie Kukai Dantza, dirigée par Jon Maya. Peu connue en France, cette troupe, créée en 2001 à Errenteria, une communauté autonome du Pays basque en Espagne, se pose sur un territoire mouchoir de poche, celui des traditions basques et du contemporain.

Cet étrange hybride s'offre un traitement clinique et surréaliste avec le chorégraphe espa-

gnol traditionnel en posant parfois sur un socle des personnages de rituels basques comme ces énormes bonshommes en jute, figures du carnaval en Navarre, censés chasser les mauvais esprits. Il les détoure comme des œuvres d'art, les faisant accéder à un statut muséal. Le savant populaire dope l'imaginaire sans frontières. Et le fil tient bon ! La beauté de ce va-et-vient entre adieu à soi-même et rapprochement avec son patrimoine ancestral irrigue ce spectacle intrigant. L'espace est un rectangle resserré, clos et paradoxalement fluide. Il est cerné par des rideaux qui se laissent traverser avec faci-

lité d'images, les glissements de terrain dramaturgique et émotionnel de cette remontée du temps, ce rêve identitaire qui passe même par une séquence de pelote basque.

Broderie précieuse

Oskara progresse entre deux écritures chorégraphiques, deux temps, deux modes : basque d'abord ; contemporain ensuite selon Marcos Morau, les deux s'intriquant bien. Côté traditionnel, cinq hommes, tout en blanc, des jupes aux chaussettes à pompons, entrent en action pour une parade réglée et dynamisante. Leur formation en escadrille, souvent à

lots accrochés aux jambes, des coups de têtes rapides et des mains jointes. Les points communs avec la danse classique éclatent. On connaît le pas et le saut de basque dans le ballet, mais les échanges semblent avoir été incroyablement plus nombreux.

Drôle et malicieusement détournée, la danse des chevaux (*zalmaltzain*), originaire du pays basque français, se joue avec des structures que l'on enfle comme des robes à paniers pour swinguer en cavalcadant et remuant de la croupe... La danse tradition-

nelle est le marqueur identitaire des Basques, qui se regroupent dans de multiples associations pour doper le répertoire et leur mémoire collective. L'un des trois chants à cappella, somptueux, interprétés en direct, samedi 6 juillet, par Julien Achari, rappelle ainsi le besoin de conserver et de transmettre. Intitulé *Txori Errestimula* (« le rossignol »), il évoque un oiseau malade (la culture basque !) qu'un homme va guérir. Broderie précieuse autour du quintette, le geste contemporain tout en torsion de Marcos Morau, à la tête du collectif La Veronal depuis 2005, se greffe finement. Si le risque plane de vider de leur sens

ciens. Il s'empare par exemple des danses en cercle et en chaînes (*soka dantza*) typiques et très connues dès le XVI^e siècle pour en mêler et dé mêler les corps dans une guirlande de bras et de jambes inextricables. *Oskara* réussit à valoriser la culture basque mais c'est bien du Morau !

Avec une dizaine de productions à son actif depuis 2001, la compagnie Kukai Dantza, pour la première fois au Festival d'Avignon, se risque depuis dix ans à inviter des chorégraphes contemporains comme Jonne San Martin, ancienne interprète de William Forsythe, la star flamenco Israel Galvan ou encore Sharon Fried-

Cinq hommes.